

Georges Mounin

( Confluences - n° 21-24: juin-sept.43

Mythologies de l'Adolescence

dans le roman contemporain.

.....

p. 48)..... Quand je dis que Gide n'est pas de ceux qui écrivent le roman de l'adolescence au passé, je n'ignore pas pourtant que, pour lui aussi, l'adolescence est d'abord un paradis perdu.

En fait, nul mieux que Gide n'a su définir ces adolescents que nous avons vus, ces adolescents évoqués avec désespérance, par des écrivains à qui leur adolescence échappe: "Je m'explique assez bien, dit-il, la formation d'un personnage imaginaire, et de quel rebut de soi-même il est fait." Ou bien, citant Thibaudet avec approbation: " Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible." Et, plus explicitement encore: " Ce qui manque à chacun de mes héros, que j'ai taillés dans ma chair, c'est ce peu de bon sens qui me retient de pousser aussi loin qu'eux leurs folies." Restreindre aux héros gidiens de l'adolescence n'est pas les dénaturer. Et c'est les éclairer de quelle lumière! Comment mieux dire que l'homme est un dieu tombé qui se souvient de l'adolescence, et se la raconte faute de pouvoir y revenir?

C'est bien le problème posé par le Mauriac de vingt ans, par Alain Fournier aussi bien que par Balzac, et par Duhamel et Jules Romains, toujours résolu par le même nostalgique retour sur l'adolescence. Avec cette splendide réponse implicite, que Gide a dû s'enchanter de percevoir: que, pour devenir homme, il suffisait sans doute de rester adolescent; de devenir tout ce qu'on avait envie d'être, de devenir tout ce qu'on pouvait être.

Car c'est là que je trouve la grandeur de Gide par rapport à ceux qui ont marché sur la même route: le paradis perdu de l'adolescence, qui pour tous est un point d'arrivée, pour Gide n'est qu'un point de départ. Il ne s'est jamais résigné à ce que ce paradis soit perdu et l'on a eu raison de l'appeler l'homme qui court après sa jeunesse. Il n'a pas couru en vain, c'est lui qui a trouvé l'impossible chemin, le chemin de l'adolescence reconquise et sauvée.

L'Evangile humaniste que Gide a écrit s'appuie sur une large expérience de l'adolescence. Les "Nourritures terrestres" aussi bien que l' "Immoraliste", les "Caves du Vatican" comme les

"Faux-Monnayeurs". Pour Gide, la défense de l'homme, - de l'humain, de l'humanisme, - commence par la défense de l'adolescent. Etre homme, c'est d'abord, entre treize et vingt ans, avoir des aspirations, des fièvres, des désirs, des ambitions, des tendresses, des orgueils; puis, au-delà de vingt ans persister dans leur propre voie. L'homme c'est celui qui "reste fidèle à sa jeunesse, et ne renonce pas". L'adulte n'étant souvent, confronté avec l'adolescent qu'il fut, qu'une série de rétrécissements, de renoncements, de résignations.

Quand Gide peint l'adolescence, ce n'est pas délectation, ce n'est pas incantation nostalgique. Aucune ritournelle sur le thème "Never more". Les "Faux-Monnayeurs" ont été écrits pour donner à des adolescents, et à des hommes futurs, l'envie et la force d'aller plus loin dans le sens de leur belle adolescence. C'est la signification même de cette tâche que Gide s'est assignée: "inquiéter, voilà mon rôle". Non pas troubler exprès, tourmenter exprès, faire souffrir pour faire souffrir: aucun sadisme, dans ce qu'on a si mal nommé le sadisme de Gide. Non; inquiéter, pour lui, c'est essentiellement empêcher d'être satisfait. Le culte de "l'insubordination des enfants", c'est le culte de l'insubordination de l'homme possible dans chaque adolescent, de son insubordination à tous les empêchements d'être homme.

Et comme il les connaît bien, ces empêchements! Comme il ne poétise pas l'adolescence! Son souci, par exemple, d'en étudier la dégradation: "Montrer comment, note-t-il, ceux d'une nouvelle génération, après avoir critiqué, blâmé, les gestes, les attitudes (conjugales par exemple) de ceux qui les ont précédés, se trouvent amenés peu à peu à refaire à peu près les mêmes". Après la révolte des anges, la chute des anges: terminologie épique.

Faute de voir en effet l'adjuration pathétique à être hommes qu'il y a dans les "Faux-Monnayeurs", on ne comprendra jamais ce que Gide a voulu dire lorsqu'il note: "Pourquoi me le dissimuler: ce qui me tente, c'est le genre épique. Seul le ton de l'épopée me convient et peut me satisfaire". Oui, ce ne serait autrement qu'une phrase banale d'auteur, et d'auteur qui se trompe sur son propre cas, énormément, comme toujours en pareil cas. Mais il ne s'est pas trompé. Par l'immensité du thème, Gide est épique, et Jules Romains malgré l'énormité de la matière et de la rhétorique des "Hommes de Bonne Volonté", ne le sera jamais. Et quand il s'adresse aux lecteurs du futur, ce n'est pas chez Gide attitude de stendhalien qui a trop lu le fameux: "j'aurai du succès vers 1880". Les "Faux-Monnayeurs" auront un jour, je le souhaite et je le crois, la taille de Faust.

Albert Thibaudet, auquel il faut encore donner ce coup de dent, écrivait à la fin de sa chronique déjà citée: "Conclusion ?

Il n'y en a pas." L'art de la critique aura été, par moment, une drôle de chose.

Par où commencer, en effet, dans le flot d'observations qui s'imposent à l'esprit, au sortir d'un examen comme celui qui vient d'être fait ? Tout d'abord, en soulignant ceci, qui est remarquable: la rencontre - et ce n'est pas coïncidence - de tant de bons et grands écrivains sur un même sujet. Et sur un sujet qui n'était pas directement, ni nommé posé. Mauriac et Duhamel, Martin du Gard et Jules Romains, tous sauf Gide, se retrouvent sur un terrain qu'ils n'avaient pas choisi; exactement comme Balzac atteint le but qu'il ne visait pas. L'un s'est proposé de léguer aux historiens futurs un panorama de son temps, l'autre a médité sur la condition humaine, un troisième était parti à la recherche du temps perdu: aucun, sauf Gide, ne s'était fixé comme tâche d'élucider les problèmes de l'adolescence, comme il y a, par exemple, des problèmes de l'humanisme. Eux lus, pourtant, ces problèmes existent. Plus forts de s'être posés spontanément, naturellement, en dehors de tout système, de tout mouvement d'opinion, de toute "actualité".

.....  
.....L'essentiel, le voici: l'adolescence a été pour nombre d'écrivains ce que l'âge d'or fut longtemps pour l'humanité. Les uns se sont comportés vis-à-vis d'elle comme des utopistes: ils se sont contentés de la revivre en rêve. Pour se consoler de leur âge de fer, ils se sont délectés à l'évocation du paradis perdu. La littérature, comme dit un personnage de Mauriac, les a dispensés de vivre. Le mirage de l'adolescence a été l'opium de leur âge mûr. D'autres sont allés plus loin, ils ont mis tout leur art à vouloir faire de l'adolescence perdue, un mythe, c'est-à-dire quelque chose de plus beau, et quelque chose d'autre que la vie; quelque chose qui permit à l'homme de changer d'univers sans quitter son fauteuil, en modifiant simplement la vison du monde quotidien: une manière de cocaïne psychologique et littéraire. Mirage ou mythe, la course à l'adolescence était pour tous une manière de fuir le monde vrai, de le nier, de le renier. Une manière aussi, indirecte, inconsciente, de lui faire face, de lui tenir tête, de le critiquer avec violence. Au fond, nul des écrivains de l'adolescence n'a jamais, délibérément, déclaré au monde qui le heurtait une guerre totale, nul n'a jamais cru ni voulu être un révolutionnaire. Cette attitude-là prêtait à trop de confusion, ils n'y tenaient pas, ils n'y croyaient pas; toute une culture, toute une éducation, toute une sensibilité les en éloignaient. Mais ce monde qu'ils n'ont pas combattu "au nom de l'humanité", qu'ils ont même ménagé, semblait-il, il se trouve qu'ils lui ont livré "au nom de l'adolescence", une fronde sanglante, une guérilla infiniment plus offensive, plus efficace qu'elle n'avait l'air. L'ode à l'adolescence aura été le chant révolutionnaire des grands écrivains humanistes du début du XX<sup>e</sup> siècle. Et grâce à Gide, cette violence obscure aura fini par se formuler nettement: la nostalgie de l'adolescence, c'est bien chez l'homme la nostalgie qu'il a de lui-même, de ce qu'il eût pu, de ce qu'il eût dû devenir; c'est bien leur humanisme qui conduisait, en même temps, tant d'esprits différents à la source de l'homme.  
.....